

Préface

Ces essais sont le fruit d'un travail de mémoire. A ce titre ils comportent des erreurs mais la part minimale de fiction qu'ils recèlent fait que la réalité l'emporte sur l'imaginaire et contribue à donner à ce genre d'écrit sans prétention, retraçant quelques moments récurrents de la vie dans un vieux bahut de province depuis la fin des années 50 jusqu'au début de la seconde moitié des années 60, autrement dit, durant une époque bénie comme il n'est pas prêt sans doute de s'en reproduire de sitôt, une indéniable touche de vérité.

Qu'il me soit permis de remercier ceux, membres de l'administration, du personnel de service, professeurs, élèves qui viendraient à se reconnaître à travers les personnages évoqués. Qu'ils sachent que sans leur présence rien de tout cela n'eût été possible et qu'ils soient conscients qu'ils sont, bien malgré eux, les héros d'une saga qui s'éloigne à grands pas et qu'il m'a paru intéressant de faire revivre avant que le temps qui passe ne l'ait reléguée définitivement aux oubliettes.

La valise

Je crois bien qu'elle existe encore cette satanée valise dans un coin reculé du grenier au fond de ma province. Il est vrai qu'elle était solide et elle l'a prouvé. Sa véritable histoire commence avec mon entrée au lycée en l'an de grâce 1957, très probablement aux environs d'un 1^{er} septembre.

Dévolue tout comme chacune de ses semblables à abriter des effets vestimentaires, en l'occurrence ceux d'un modeste pensionnaire rentrant en classe de 6^{ème}, son statut allait rapidement changer pour faire office de cartable.

Je me suis toujours demandé pourquoi ma mère si organisée à son habitude, avait négligé de m'en acheter un. A la réflexion, je pense qu'il ne lui était pas venu à l'esprit, son fils n'en ayant jamais eu besoin, que l'achat de cet outil eût pu se révéler indispensable. Sans doute, le fait de n'avoir jamais eu à quitter la maison durant ma scolarité primaire est-il un élément d'explication. Et de fait, comme la distance qui séparait mon domicile de la salle de classe équivalait à la longueur d'un escalier, je pense que cet achat ne lui était pas apparu évident du tout. Si l'on ajoute à cela le fait que j'essayai les plâtres de l'entrée au lycée, mon frère et ma sœur étant plus jeunes et ne pouvant lui avoir fait part de leur expérience, on comprendra mieux son incurie. On invoquera également l'affolement qui avait pu la gagner, affolement bien compréhensible pour une mère de famille exerçant un emploi et plongée dans l'atmosphère enfiévrée d'un événement si nouveau pour son rejeton, mais toutefois prévisible.

Elle ne saura jamais en tout cas, tout le mal que m'a causé cette regrettable négligence que j'ai dû supporter une bonne semaine durant, semaine qui me parut interminable avant – promesse oblige – qu'elle se décide enfin, le jeudi suivant, à m'acheter l'indispensable besace qui allait me permettre de mettre, avec quel soulagement, ma valise au rancard.

J'eus en tout cas dans ce laps de temps, tout loisir pour réaliser combien certains achats sont par leur nature indispensables au bon déroulement d'un nouveau départ dans la vie et j'en tirai vis-à-vis de ma mère un profond ressentiment et l'impression fort désagréable, malgré toutes les raisons plus haut évoquées, qu'elle s'était moquée de moi en se rendant coupable d'une telle négligence. J'eus longtemps le sentiment que je ne le lui pardonnerai jamais. D'autant qu'en de multiples occasions, j'eus tout loisir pour expérimenter mon infortune et ressasser ma détresse.

A l'étude ou en permanence par exemple, alors que mes camarades ouvraient tout naturellement leur sac sur leurs genoux, j'étais obligé de disparaître presque complètement sous la table pour accéder aux commandes de la valise. La poser dans l'allée, à côté de moi aurait gêné les autres. J'appuyais alors de mes deux pouces sur les charnières pour actionner le mécanisme qui libérait le couvercle. Dans un fracas assourdissant qui me paraissait tel en tout cas et on comprendra pourquoi, les charnières cédaient. Je n'avais plus qu'à extraire au petit bonheur la chance ce dont j'avais besoin parmi un sans dessus dessous de livres retournés, de trousse et de cahiers mélangés. Après avoir fait le tri, je refaisais surface, tout confus d'avoir troublé bien malgré moi, le silence de la classe.

Le pire, c'était lors des déplacements. Car il fallait changer de salle à chaque cours. La valise étant beaucoup trop grande pour le contenu qui était le sien, il en résultait au départ et à l'arrivée un vacarme que j'avais toutes les peines du monde à éviter tant il est évident que le contenu

roulait au fond quand je la saisissais par la poignée. La traversée des interminables couloirs commençait alors, durant laquelle ma confusion était à son comble. Il suffisait d'un mouvement un peu trop brusque de ma part, d'une bousculade, pour que mes instruments de travail me rappellent leur présence de manière fort sonore. Une fois dans la nouvelle salle, la comédie recommençait : et de remettre la valise sous la table avec d'infinies précautions pour éviter de me singulariser et d'essayer de l'ouvrir avec le plus de délicatesse possible.

Bref, mon esprit était en permanence obnubilé par cette satanée valise et il s'en serait bien passé une première semaine de rentrée, moment crucial s'il en est, pour un tout jeune aspirant pensionnaire. Pourtant, autant que je me souviens, le phénomène ne semble pas avoir troublé mes camarades qui je crois, étaient loin de lui prêter l'importance qu'il revêtait à mes yeux. Sans doute étaient-ils, mais pour des raisons propres à chacun d'entre eux, aussi perdus que moi dans l'enceinte hermétiquement close de ce vieux lycée.

Fournitures

La longue immobilisation dans l'enceinte du lycée durant les premières années de notre scolarisation et le peu d'empressement que mettaient certains parents à venir nous rendre visite et ceci, pour des raisons fort diverses et très souvent parfaitement justifiées dont l'éloignement n'était pas la moindre, expliquent que les pensionnaires pouvaient se retrouver sur le plan matériel, facilement démunis face aux exigences de leurs professeurs, si tout n'avait pas été prévu pour remédier à ce problème dont l'acuité se faisait toujours sentir dès les premiers jours de la rentrée.

Les libraires d'Aurillac, ayant compris tout le bénéfice qu'ils pouvaient tirer de l'opération juteuse qui leur était promise, avaient pour parer à ces manques, mis au point avec les autorités lycéennes, un service de livraison de fournitures assez rapides puisqu'il fallait compter environ une semaine entre la date de dépôt de la commande et celle du retrait du colis. Il suffisait que les parents accordent leur blanc-seing au libraire en question et l'opération suivait son cours sans autre forme de procès. Quel parent aurait osé risquer mettre en péril, ne serait-ce même que sur une courte période, le bon déroulement de la scolarité de son être le plus cher, promis aux plus brillantes destinées ? Il ne faut jamais perdre de vue que les élèves qui rentraient alors au lycée étaient encore triés sur le volet, au cours d'une sélection sévère, sous l'œil attentif de l'inspecteur de l'enseignement primaire. On comprend mieux dès lors que, ayant rejoint l'élite, porteur d'un espoir souvent exagéré à une époque où le chômage était un mot vide de sens, leur rejeton devait bénéficier de conditions

optimums pour travailler et que tout le nécessaire à sa réussite devait lui être assuré.

Leur fils se voyait alors autorisé à passer commande de toute fourniture indispensable à sa vie d'écolier, depuis l'ouvrage manquant le jour de la rentrée pour cause de rupture de stock, en passant par la boîte de peinture ou encore, par le stylo de remplacement. Tout parent un temps soit peu averti aurait flairé le danger inhérent à de telles pratiques commerciales et aurait mis en demeure leur fils de ne passer commande que du strict nécessaire. Mais comment déterminer le strict nécessaire quand on accorde toute sa confiance au corps professoral ? Comment soupçonner un seul instant chez son enfant le désir de se faire plaisir au risque de mettre en péril, dans le pire des cas, le budget scolaire qu'ils lui allouaient. Il est vrai que l'éloignement aidant, les vérifications des dépenses se révélaient extrêmement difficiles. Ce n'était pas le jeudi après-midi lors de trop courtes visites que le problème pouvait être évoqué, pas plus à la fin du mois quand on se retrouvait en famille. Beaucoup trop de temps s'était écoulé depuis la dernière facture pour qu'elle fasse encore partie des priorités dans les conversations. Toujours est-il qu'en ce qui me concerne, ayant été habitué dans ce domaine, à modérer mes ambitions, je ne mis pas beaucoup de temps à saisir tout l'intérêt de cette pratique.

Je compris très vite que je pouvais commander ce que je voulais en toute impunité, pourvu que je sois à même le moment venu, si on l'exigeait, de justifier mes dépenses. J'avais des dispositions dans le domaine artistique et je pouvais toujours faire face aux questions embarrassantes s'y référant. Jamais je crois, je ne me suis fait autant de cadeaux que ce soit en commandant des tubes de peinture, des pinceaux de tel ou tel numéro ou des crayons HB ceci, HB cela ou autres stylos. Ah, les stylos ! Quel plaisir de les sortir de leur écrin puis de leur appuyer sur l'abdomen pour les entendre glousser sous l'effet de l'encre qui les remplissait ! Et puis le stylo c'était le prolongement du

bras, la flèche acérée qui devait permettre à son propriétaire de décrocher ses premiers titres de gloire.

C'est donc avec une joie non dissimulée que nous nous précipitions chez le concierge à l'annonce que les colis avaient été livrés ! En quelque sorte le père Noël était passé et cela suffisait amplement à notre bonheur. Au fond nous ne faisons qu'expérimenter gratuitement les délices de la société de consommation naissante. Quelque part une personne diligentée avait pensé à nous, avait soigneusement rangé dans l'emballage la magnifique boîte de peinture Lefranc et Bourgeois, le classeur rutilant que l'on ferait claquer à souhait pour y ranger les précieuses copies de couleur et leurs intercalaires, ou encore le papier Canson que l'on se prenait à caresser pour en sentir les granulosités.

Le rêve reprenait consistance tous les mois et l'émerveillement était toujours le même. Hélas, le temps passant, les résultats obtenus dans les disciplines autres que le dessin ou la peinture ne m'autorisèrent plus à abuser des facilités que je m'étais accordées jusqu'alors. Je ne pouvais inconsidérément continuer de vider ainsi le portefeuille familial sans un jour ou l'autre m'exposer à la colère de mes parents.

De toute manière le système mis en place par l'administration lycéenne et les libraires aurillacois était voué à disparaître le jour où les sorties accompagnées deviendraient plus nombreuses et plus longues. C'est ce qui arriva et les libraires durent un temps regretter l'époque bénie où les élèves étaient davantage autorisés à prendre seuls des initiatives.

